



Honoré de Balzac

Né Honoré Balzac à Tours le 20 mai 1799 (1er prairial an VII du calendrier républicain) et mort à Paris le 18 août 1850 (à 51 ans), est un écrivain français.

Romancier, dramaturge, critique littéraire, critique d'art, essayiste, journaliste et imprimeur, il a laissé l'une des plus imposantes œuvres romanesques de la littérature française, avec plus de quatre-vingt-dix romans et nouvelles parus de 1829 à 1855, réunis sous le titre *La Comédie humaine*. À cela s'ajoutent *Les Cent Contes drolatiques*, ainsi que des romans de jeunesse publiés sous des pseudonymes et quelque vingt-cinq œuvres ébauchées.

Source : Wikipédia

Balzac et les Jardies

En septembre 1837 il signe, avec le ménage Valet, le contrat par lequel il acquiert un terrain de huit ares vingt-huit centiares ainsi qu'une petite maison et des annexes pour le prix de quatre mille cinq cent francs.

Il a écrit : Ma maison est situées sur le revers de la montagne ou colline de Saint-Cloud, adossée au parc du Roi, à mi-côte, au midi. Au couchant j'embrasse tout Ville-d'Avray qui passe au bas des collines où commence les bois de Versailles, et, au levant, je passe au-dessus de Sèvres, et mes yeux s'étendent sur un immense horizon, au bas duquel gît Paris, dont la fumeuse atmosphère estompe le bord des célèbres coteaux de Meudon, Bellevue, par-dessus lesquels je vois les plaines de Montrouge et la route d'Orléans, qui conduit à Tours. C'est d'une étrange magnificence et d'un ravissant contraste.

Au bout de ma propriété est l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles dont le remblai comble la vallée de Ville-d'Avray sans rien ôter de mes plans de vue.

Ainsi, pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris. Tandis qu'à la rue des Batailles, à Chaillot et à la rue Cassini, il me fallait une heure et quarante sous, au moins. Aussi grâce à cette circonstance, les Jardies ne seront jamais une folie et leur prix sera énorme. J'ai la valeur d'un arpent terminé au midi par une terrasse de cent cinquante pieds et entouré de murs. Il n'y a encore rien de planté, mais cet automne, nous ferons de ce petit coin de terre un éden de plantes, de senteurs et d'arbustes. A Paris ou aux environs, on a tout pour de l'argent ; ainsi j'aurais des magnolias de vingt ans, des tilleuls de seize ans, des peupliers de douze ans, des bouleaux, etc..., rapportés avec leur motte ; du chasselas, venu dans les paniers pour pouvoir le récolter dans l'année. Oh ! cette civilisation est admirable. Aujourd'hui mon terrain est nu comme la main. Au mois de mai, ce sera des potagers, du fruit, etc. Il

faudra pour cela une trentaine de mille francs et je veux les gagner cet hiver.

La maison est un bâton de perroquet. Il y a une chambre à chaque étage et il y a trois étages. Au rez-de-chaussée une salle à manger et un salon ; au premier un cabinet de toilette et une chambre à coucher ; au second le cabinet de travail où je vous écrit au milieu de la nuit. Le tout est flanqué d'un escalier qui ressemble à une échelle. Il y a tout autour une galerie pour se promener à couvert et qui règne ainsi par conséquent au premier étage. Elle est soutenue par des pilastres en briques. Ce petit pavillon à l'italienne est peint en brique avec des chaînes en pierre aux quatre coins et l'appendice où est la cage de l'escalier est peint en coustil rouge. Il n'y a place que pour moi.

A soixante pieds en arrière, vers le parc de Saint-Cloud sont les communs, composés au rez-de-chaussée d'une cuisine et d'un office, garde-manger, etc., d'une écurie, d'une remise et d'une sellerie, salle de bains, bûcher, etc. Au premier un grand appartement à louer si je veux et au second des chambres de domestiques et une d'amis. J'ai une source d'eau qui vaut la célèbre source de Ville-d'Avray, car c'est la même nappe et mon promenoir environne carrément toute la propriété. Rien n'est encore meublé, mais tout ce que je possède à Paris va venir, petit à petit, ici...

Je vais rester là jusqu'à ce que ma fortune soit faite et je m'y plait déjà tant que, quand j'aurai acquis le capital de ma tranquillité, je crois que j'y finirais mes jours en paix, donnant, sans tambour ni trompette, démission de mes espérances, de mes ambitions, et de tout.

Source : Balzac de Stefan Zweig Le roman de sa vie